

# Lacan Quotidien



n° 698 – Mercredi 17 mai 2017 – 06 h 13 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)

---

## Sommaire

\*

« **Don't cry for me Argentina** »

*portrait original d'Evita, 15 mai 2017*

*par Paz Corona*

*pour ce numéro de Lacan Quotidien*

\*

Ricardo Schabelman, *Parlons librement !*

Marie-Hélène Brousse, *À l'envers*

\*

## LACAN COTIDIANO

Ricardo Schabelman (en castellano), *Hablemos libremente*

Oswaldo Delgado, *Texto al Consejo de la EOL*

Manuel Zlotnik, *El silencio no es salud*

Araceli Fuentes, *Una herejía bajo transferencia*

Mario Izcovich, *La ironía*

Vilma Cocoz, *Primeras Jornadas*

*de la Red Psicoanalítica*

\*

## UN VENT NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

Jacques-Alain Miller, *Lettre à Paola Bolgiani*

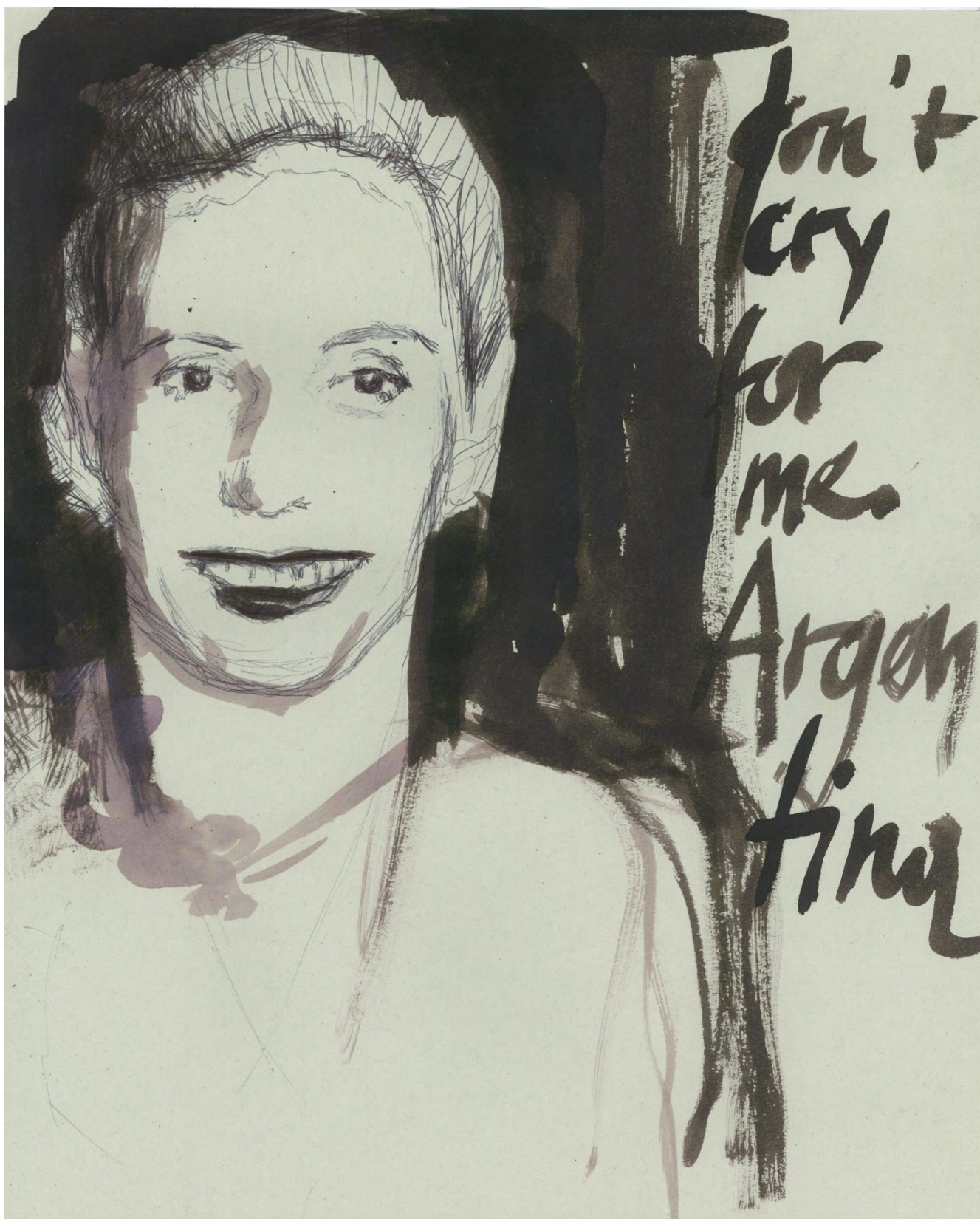
Eve Miller-Rose et Daniel Roy, *Entretien nocturne*

*avec Jacques-Alain Miller*

\*

## ANTICIPATIONS

Bruno de Halleux, *Séminaire européen sur l'autisme*



**« Don't cry for me Argentina »**  
*portrait original d'Evita, 15 mai 2017*  
**par Paz Corona**  
*pour ce numéro de Lacan Quotidien*

# Parlons librement !

## par Ricardo Schabelman

La question de la fissure – *la grieta* – qui semble séparer l'Argentine en deux camps bien distincts et opposés vient s'immiscer dans le monde de la psychanalyse.

Des collègues n'ont pas supporté les propos de Jacques-Alain Miller sur Juan Domingo Perón et Evita Perón. Et au vu des réactions que cela a provoqué, il semblerait qu'aujourd'hui, il soit difficile d'aborder ce sujet. Très vite les passions se déchaînent autour de la question de savoir si Perón avait été pro-nazi ou non.

Le mouvement péroniste qui commence le 17 octobre 1945 a connu des périodes très diverses, je pourrais dire, en le lisant avec ma propre expérience, qu'il y a eu trois périodes : la période de mes parents, la mienne et enfin celle de mes neveux et nièces.

Mes parents étaient des militants de gauche. Ils considéraient le péronisme comme une version locale des fascismes européens, autrement dit un mouvement populaire qui avait pour fonction historique de stopper le triomphe de la classe ouvrière dans la construction du socialisme internationaliste. Le régime donnerait des droits sociaux pour ne pas changer le système. Le péronisme était nationaliste et anticommuniste. Dans ce sens, le « ni de droite ni de gauche, ni capitalistes ni communistes » n'avait aucune originalité par rapport à ce qu'avaient clamé les régimes autoritaires en Europe. C'est pendant cette période que des nazis notoires trouvèrent asile et refuge dans notre pays. Ceci est un fait historique incontestable.

Puis ma propre expérience, celle du péronisme que j'ai connu et de la Jeunesse Péroniste avec laquelle j'ai partagé les luttes des années 1970. Je militais dans la gauche, et au sein de l'Université nous cultivions une vraie amitié, une préoccupation commune pour ce qui était en train de se passer dans notre pays. Mes amis péronistes n'étaient nullement les amis des nazis, bien au contraire. Ils n'étaient pas non plus dans le culte de la personnalité, ni de Perón ni d'Evita. Et dans tous les cas, la répression de la dictature militaire nous rendait égaux face à la disparition et à la mort.

À l'époque de mes parents une véritable ligne de démarcation séparait péronistes et anti-péronistes. Pour ma famille, les péronistes étaient *les autres*, certainement pas *nous*. Quand j'étais étudiant les choses étaient plus mélangées, mais la gauche existait encore. On coexistait alors amicalement sans ligne de démarcation. À l'ère de mes neveux, la table familiale réunit des péronistes et des non-péronistes et comme ils sont tous bien élevés, ils évitent les sujets qui fâchent. C'est là une situation, somme toute, assez classique.

Mais en dehors de la sphère privée, la chose prend une toute autre férocité aujourd'hui. Une censure immédiate semble tomber sur le dire. Un dire s'oppose à l'autre sans aucune dialectique possible. Le gouvernement issu des urnes ne semble pas trouver légitimité aux yeux des partisans du gouvernement précédent. Les conversations tournent à la confrontation, le ton prend une tournure violente et passionnelle, jusque sur l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les désaccords que je pouvais avoir avec *los compañeros* portaient sur la question nationale et particulièrement sur la façon dont ils voulaient réécrire l'histoire Argentine. Toute révision de l'histoire n'est peut-être pas révisionniste, mais déjà à l'époque cela me gênait et, aujourd'hui, dans des discours sans dialectique, fermés, une autre version de l'histoire veut s'imposer dans les débats.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle la Révolution française fait l'histoire et l'Amérique Latine y participe à sa façon. Les grands hommes de l'indépendance baignent dans ce climat révolutionnaire qui à l'époque s'écrit en français. C'est lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon que l'idée d'indépendance naît sur les rives du Rio de la Plata. En Argentine les forces indépendantistes ne sont pas encore mûres. Il n'y a pas comme aux États-Unis des textes, de pamphlets qui pourraient remplir toute une bibliothèque. Rien de cela en Argentine, à tel point que dans le Cabildo de Buenos Aires, la maison de gouvernement, il n'y a que les initiés qui débattent. Dans le mythe fondateur, « le peuple » se trouve dehors et crie : « El pueblo quiere saber de que se trata » *Le peuple veut savoir ce qui se passe*. Ce qui se passe, c'est que Napoléon a détrôné le roi d'Espagne, des juntas de gouvernement se forment partout pour lutter contre l'invasion française et gouverner au nom du roi. Dans la Riviera de la Plata, l'idée indépendantiste n'est pas assez forte, mais on profite de l'occasion pour commencer la guerre d'indépendance, sans pour autant la déclarer. Il faudra attendre encore six ans pour que cette déclaration soit rédigée.

L'idée d'indépendance va coïncider avec l'expansion du colonialisme européen, introduisant ainsi dès le début de l'histoire de l'Argentine une contradiction entre l'idée révolutionnaire fille des Lumières et le combat contre ces nouvelles formes du colonialisme européen.

Après la guerre d'indépendance, le chaos règne et l'ordre fédéral sera établi sous la présidence de Juan Manuel de Rosas. Il représente pour le péronisme l'homme qui a défendu la nation contre l'étranger, contre les ambitions colonialistes dans cette région du monde. C'est l'homme de la terre, l'autochtone, l'anti-étranger.

J. M. de Rosas est défait après dix-sept ans de gouvernement et doit partir en exil. Un autre homme, Sarmiento, vient représenter l'autre pôle de la question : il est surtout orienté par la philosophie des Lumières et par son admiration pour la France nouvelle. Sarmiento va gouverner le pays et va beaucoup contribuer à l'image négative de Rosas dans ses écrits. Il n'est pas l'homme de la terre, de ce qui est local, mais il est pour le progrès, pour l'industrie. C'est lui qui, avec sa devise, « Éduquer le peuple souverain » montrant ainsi ses liens avec les idées de la Révolution française, prône l'éducation universelle, laïque (dans un pays constitutionnellement catholique), gratuite et obligatoire. Dans ses livres, il oppose le Gaucho, l'indien, à l'homme civilisé. Il écrit *Civilisation ou Barbarie*, titre qui synthétise bien sa pensée. Il propose comme modèle la France. Il n'est pas l'homme du terroir, du lieu, de la tradition.

On peut regretter en effet des phrases contre les indigènes et les gauchos qui nous choquent aujourd'hui, mais faut-il continuer à opposer nationalité et Lumières dans l'histoire argentine ? Ces deux hommes sont aussi des « faits » historiques qui ont construit cette nation. L'histoire est aujourd'hui instrumentalisée dans le débat politique avec le risque qu'elle ne permette plus de servir de référence pour les générations futures, comme le disait Carole Dewambrechies-La Sagna (1) lors des Forum anti-Le Pen à Paris.

Avec les nouvelles générations, le débat n'est pas plus apaisé qu'à mon époque ; au contraire, il semble pris dans une radicalisation qui sied bien aux temps que nous vivons. Est-ce le règne sans partage du discours néo-libéral actuel qui fait que « l'anti-système » trouve son public ? Comment vivre dans un monde où la révolution n'est plus ? Quoi qu'il en soit, la réponse n'est certainement pas de bâillonner la parole, car c'est la réponse du pire.

---

1 : Jesús Sebastián, Gracia Viscasillas, Pedro Gras.

# À l'envers

par Marie-Hélène Brousse

Je n'ai pas suivi en continu pour raisons techniques le débat ayant eu lieu à Madrid ce samedi dernier. Mais j'en ai attrapé des moments qui m'ont impactée. J'ai hâte de pouvoir avoir accès à la totalité des échanges.

À partir des éléments dont je dispose, je peux cependant déjà faire quatre remarques :

1. L'École Une est ici mise en acte en tant qu'elle diffère d'une fédération d'Écoles qui sont des territoires. L'École Une n'a pas de territoire, à défendre ou à attaquer, à prendre ou à laisser. C'est un sujet. (Cf. « Théorie de Turin sur le sujet de l'École » (1)).

2. Premier binaire : exclusion et inclusion. Deux positions se sont, selon moi, faites jour. L'une, d'exclusion, ainsi par exemple : seuls les Français peuvent comprendre ce qui se passe en France, seuls les Argentins ont leur mot à dire sur ce qu'est l'Argentine ou le péronisme, etc. Je dois dire que je ne m'oriente pas ainsi. Je dirai plus volontiers que les non-Français peuvent éclairer mieux ce qui se passe en France et je suis plutôt les commentaires étrangers pour m'en enseigner. De même, il me semble que les non-Argentins peuvent apporter aux Argentins un point de vue qui échappe au point aveugle produit nécessairement chez celui qui est immergé dans un discours. C'est d'ailleurs pourquoi je suis si intéressée à suivre les progrès de l'orientation lacanienne en anglais. Il en découle que je prends le parti et que d'un même mouvement je parie sur l'inclusion. S'inclure dans l'Autre, pour faire symptôme, c'est la voie analytique.

3. Second binaire : le Un et le multiple. Se proclamer le Un, le Un qui sait sur le politique par exemple, le Un qui n'a pas attendu l'autre pour savoir, qui sait avant l'autre, implique toujours de dé-supposer aux autres, consentants ou pas, le savoir, y compris sur ce dont ils parlent, bref de rejeter la singularité des dires en même temps que celle des dits. Je choisis le multiple, le divers éparés. À la doxa unique qui clôt la question de la Vérité et le chaos qu'elle implique, je préfère le concert des voix singulières.

4. Troisième binaire : monologue et conversation. Le monologue, j'adore. La rhétorique, le théâtre, l'enseignement magistral sont choses précieuses. Mais pour convaincre, être convaincu ou se convaincre, le débat avec les autres et donc avec soi-même est nécessaire, l'échange de questions, d'arguments provoque des déplacements, effectue des bascules et produit des résonances dans le fil des discours. Les conditions du « être audible » se posent alors. Dans un cours magistral ou dans un lieu où une domination permet d'asseoir en maître un discours, la question est réglée d'avance : un parle, les autres écoutent, ils sont d'accord ou pas, mais se taisent. Le choix du multiple requiert donc un cadre pour qu'une démonstration, une conviction, une argumentation, une intuition et même un slogan puissent compter. La conversation, avec le débat qu'elle implique, est la forme adoptée pour nos échanges cliniques. C'est aussi la forme adoptée pour régler l'espace dans lequel se déploient les témoignages de passe et la pratique des contrôles. La forme *conversation*, qui implique le multiple et l'inclusion, est donc ce que nous enseigne la pratique analytique. Ce n'est pas d'aujourd'hui : les textes de Freud le montrent conversant avec lui-même et quelques autres ; Lacan débat avec Lacan et quelques autres. C'est cette orientation que Jacques-Alain Miller acte une fois encore, aujourd'hui dans un espace nouveau, l'École Une, et sur un champ précis, le politique. J'y vois la chance pour la psychanalyse d'interpréter à l'envers la mondialisation ou globalisation.

# Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



## Hablemos libremente

por Ricardo Schabelman

La cuestión de « la grieta » que separa la Argentina en dos campos bien diferenciados y opuestos viene a inmiscuirse en el mundo del psicoanálisis.

Algunos colegas no han soportado los propósitos de Jacques Alain Miller sobre Juan Domingo Peron y Évita Peron. Si uno tiene en cuenta las reacciones que estas palabras provocaron, hay que llegar a la conclusión que es difícil hablar de esto hoy en día. Rápidamente las pasiones se desencadenan alrededor de la cuestión sobre la pretendida simpatía de Perón por el Nazismo.

El movimiento peronista que comienza el 17 octubre 1945 ha conocido periodos diversos. Podría decir, leyendo el peronismo a través de mi propia experiencia, que hay tres periodos : el periodo de mis padres, mi época de estudiante y al final la de mis sobrinos.

Mis padres eran militantes de izquierda. Consideraban el peronismo como una versión local de los fascismos europeos, es decir, un movimiento popular que tenía como función histórica frenar el triunfo de la clase obrera en la construcción del socialismo internacionalista. El régimen habría dado derechos sociales para preservar el sistema. El peronismo era nacionalista y anticomunista. En este sentido, el « ni de derecha ni de izquierda, ni capitalistas ni comunistas » no tenía ninguna originalidad con lo que se decía durante los regímenes autoritarios de Europa. Es durante este periodo que Nazis notables encontraron asilo y refugio en nuestro país. Este es un hecho bien establecido.

En lo que concierne a mi propia experiencia, compartí con la Juventud Peronista las luchas de los años 70. Yo no era peronista, militaba en la izquierda y en la Universidad cultivamos con la Juventud Peronista una verdadera amistad, compartíamos una preocupación común sobre lo que estaba pasando en nuestro país en aquellos años. Mis amigos Peronistas no eran de ninguna manera amigos de nazis, bien al contrario. No estaban tampoco en el culto de la personalidad, ni de Peron ni de Evita. Y al final, la represión de la dictadura militar nos igualaba frente a la desaparición y la muerte.

En la época de mis padres una verdadera frontera separaba peronistas y antiperonistas. Para mi familia, los peronistas eran los otros, de ninguna manera nosotros. Cuando yo era estudiante las cosas estaban más mezcladas, la izquierda existía aún. Coexistíamos entonces con camaradería sin frontera infranqueable como antes.

En la era de mis sobrinos el almuerzo familiar reúne peronistas y no peronistas y como son chicos muy bien educados, evitan los sujetos de discordia. Esta es, finalmente, una situación bastante clásica.

Pero fuera de la esfera privada, la cosa toma una ferocidad nueva. La censura cae sobre lo que se puede decir o no. Una palabra se opone al otro sin dialéctica posible. Los partisanos del gobierno precedente no reconocen la legitimidad al nuevo gobierno salido sin embargo de las urnas. Las conversaciones devienen en confrontación, el tono sube, y toma una modalidad violenta y apasionada. Y el debate incluye toda la historia Argentina.

Mis desacuerdos con *los compañeros* estaban sobre la cuestión nacional, y más particularmente sobre la manera en que se reescribía la historia argentina.

Toda revisión de la historia no es forzosamente revisionista ; pero si en aquella época las nuevas versiones me planteaban algunos problemas, hoy, frente a un discurso sin dialéctica, cerrado, una sola versión de la historia parece imponerse sin debate.

Al comienzo de siglo XIX la Revolución Francesa hace la historia y América Latina participa a su manera.

Los grandes hombres de la independencia están inmersos en ese clima revolucionario que en aquellos tiempos se escribía en francés. Es cuando Napoleón invade España que la idea de la independencia nace en el Río de la Plata.

En Argentina las fuerzas independentistas no están maduras. No hay, como en Estados Unidos, textos o panfletos que en el caso de los estadounidenses podrían llenar una biblioteca. Nada de eso sucede en Argentina, a tal punto que en el Cabildo de Buenos Aires, solamente los iniciados debaten. En nuestro mito fundador, « el pueblo » está en la plaza gritando : « El pueblo quiere saber de que se trata » De lo que se trata es que Napoleón ha puesto en prisión al rey de España. Se forman en España, como en todo el imperio, Juntas para gobernar en nombre de rey y para resistir al invasor.

En el Río de la Plata la idea independentista no es suficientemente fuerte para declarar la ruptura con el sistema colonial pero permite aprovechar la ocasión para comenzar la gesta libertadora aunque esta se haga sin que haya una declaración explícita. Las resistencias son aún grandes. Hubo que esperar 6 años para que ella pueda, al fin escribirse.

La idea de independencia va a coincidir con la expansión del colonialismo europeo, introduciendo así desde el comienzo de la historia argentina una contradicción entre la idea revolucionaria, hija de la Filosofía de La Luzes y el combate contra esa nueva forma que toma el colonialismo europeo.

Después de la guerra de independencia el caos reina y el orden federal es establecido bajo la presidencia de Juan Manuel de Rosas. Este hombre representa para el peronismo el procer que defendió la nación contra el extranjero, contra las ambiciones coloniales en esa parte del mundo. Es el hombre de la tierra, el autóctono, el anti extranjero.

J M de Rosas es derrocado después de 17 años de gobierno y parte en exilio. Otro hombre, Sarmiento, va a representar el otro polo de los antagonismos políticos. Sarmiento está más bien volcado hacia la filosofía de las Luces y mira con admiración Francia. Es cierto que sus escritos van a contribuir en buena medida a forjar una imagen negativa de Rosas. Sarmiento es su antítesis : No es el hombre de la tierra, de lo que es local, del terruño. El tiene la idea del progreso, de la industria etc. Su premisa « educar al soberano » muestra su lazo intelectual con la revolución francesa, y promueve la educación universal, gratuita obligatoria y laica ( en un país constitucionalmente católico) En sus libros Sarmiento opone el gaucho y el indio al hombre civilizado. Escribe « Civilización y Barbarie » título que refleja bien su pensamiento. El propone Francia como modelo del triunfo del hombre sobre la naturaleza.

Podemos, sin duda, lamentar sus frases contra los indígenas y los gauchos. Esas frases hieren nuestra sensibilidad hoy. ¿Pero justifica esto de seguir con la oposición entre nacionalidad y progreso en la historia Argentina ? Estos dos hombres son también « dos hechos » históricos que han construido la nación. La historia está hoy instrumentalizada en el debate político con el riesgo que ella no permitiera más que servir de referencia para las generaciones futuras como lo decía Carole Dewambrechies-La Sagna en los Foros anti-Le Pen en París publicado en Lacan Cotidiano N° 665.

Con las nuevas generaciones el debate no está más calmo que en mi época de estudiante, al contrario, aparece más bien tomado en una especie de radicalización que el mundo actual ama tanto. ¿Es el reino sin alternativa aparente del discurso neo-liberal que hace que el « anti-sistema » prospere con virulencia? ¿Como vivir en un mundo en el cual la revolución no existe más ? La respuesta no es ciertamente amordazar la palabra, esa es la respuesta que lleva a lo peor.

---

# Texto al Consejo Estatutario de la EOL

por Osvaldo L. Delgado

Lo que yo escuché a partir de la intervención de JAM, es que la transferencia negativa que había, se sirvió de la coartada de la política de los ideales, para expresarse.

Esa fue mi preocupación desde el primer momento.

Referirse a lo que Miller "hizo" con grandilocuentes palabras, y no hablar de lo que está haciendo, es fabricarle una tumba de oro. Decir que de Miller no se aprendió ni se puede aprender nada de ideología ni de política, además de petulancia, es querer aniquilar la vastedad, al riqueza y la profundidad de su enseñanza. Hablar de Miller en pasado es transferencia negativa clara y explícita.

---

## El silencio no es salud

por Manuel Zlotnik

El sábado pasado la Escuela de la Orientación Lacaniana (EOL) fue interpretada por Jacques-Alain Miller en su conferencia de Madrid.

Él allí dijo que le dolió más el silencio de los amigos que los ataques de sus críticos, y claramente fue una interpretación que nos señalaba nuestro silencio, nos dijo algo así: "El que calla, otorga".

Cómo nos dejamos estar y permitimos que eso ocurra en la EOL?

Es un fenómeno para analizar el del silencio en la Argentina, en épocas de la dictadura, no se podía hablar porque si uno hablaba de manera crítica y decía cosas que no se podían decir, terminaba siendo uno de los 30000 desaparecidos que torturaron y mataron.

Lo que es realmente muy curioso es que ese síntoma del silencio siga estando en democracia y también lo experimentemos en la EOL, quizás si hoy hablamos no tememos por nuestras vidas, pero sí tememos por el destierro del estigma.

Actualmente si uno dice algo ideológicamente diferente del otro automáticamente es estigmatizado con una identificación acusatoria, eso ha llegado fuertemente a la EOL, Miller nos lo está interpretando.

Es verdad lo que señala Gustavo Dessal de que el peronismo es un fenómeno religioso. Pero qué quiere decir eso en la EOL? Seguimos siendo totémicos? Seguimos sosteniendo al Otro del Otro? Seguimos necesitando al *pater familias* y no podemos soportar el *epater*, pecado del padre?

A pesar de que Lacan en el 60 nos indicó que la tumba del padre está vacía, nosotros seguimos sin poder tocarla.

También está la cuestión de la sensibilidad, y de que ciertos temas no se pueden tocar porque afectan, el efecto de masa produce eso, las cosas que se dicen se toman literalmente y se vuelven indialectizables.

Pero la EOL es una escuela de psicoanalistas que supuestamente nos analizamos hace muchos años. Entonces, porqué tanta sensibilidad cuando se toca al padre? No debíamos estar gracias a nuestros análisis un poco más allá del padre, sin tantos egos, vanidades ni orgullos heridos?

Para terminar, un comentario sobre la izquierda lacaniana : es una propuesta muy interesante la de servirse de Lacan para aggiornar una izquierda anacrónica, extraviada en el narcisismo de las causas perdidas. El tema es también cuidarnos de que sus fundamentos no sean utilizados por la lógica de la psicología de las masas y vuelva a contribuir al miedo y al silencio.

---



# Una herejía bajo transferencia

por Araceli Fuentes

*Pero es un hecho que Joyce elige, por lo cual es, como yo un hereje. Porque el hereje se caracteriza precisamente por la haeresis. Hay que elegir el camino por el cual alcanzar la verdad, tanto más cuanto que, una vez realizada la elección, esto no impide a nadie someterla a confirmación, es decir, ser hereje de una buena manera....*

*Jacques Lacan, Le sinthome.*

Hay acontecimientos en la vida de la escuela que introducen un antes y un después, estos acontecimientos afectan a nuestros cuerpos, el mío se vio afectado en la crisis de 1998 por ser en ese momento analizante de una analista que estuvo en el centro de la crisis y que después se separó formando otra escuela : La escuela de los foros. Puedo nombrarla, se trata de Colette Soler como ya saben. Muchos de sus analizantes cambiaron en ese momento de analista. Ese no fue mi caso aunque eso no me libro de tener que elegir. Aún conservo la carta que le escribí para explicarle porque no podía irme con los que en ese momento se oponían a Miller tachándolo de dictador, siendo ellos mismos los que ejercían la dictadura en Madrid.

Para mí, cambiar de analista hubiera sido una elección sacrificial, me había costado mucho encontrar una analista y estaba contenta con mi análisis, no tenía motivos para abandonar a mi analista. Sin embargo, dejar la AMP para seguir la elección que había hecho ella tampoco era posible para mí, sólo por una alienación insoportable, por un sacrificio inaceptable hubiera elegido dejar la AMP.

Elegí, mi herejía, consistió en continuar mi análisis hasta su conclusión con mi analista, sin dejar por ello de formar parte de la AMP. Cuando terminé mi análisis, 11 años después, la dejé. Hoy sigue teniendo mi respeto. Después hice el pase en la ELP donde fui nombrada AE.

Tanto mi analista como la AMP soportaron mi decisión. La lógica del no-todo, la lógica de la escuela, prevaleció sobre cualquier prejuicio. Me alegré por ello.

El sábado 14 de mayo de 2017, otro acontecimiento ha conmovido las escuelas de la AMP. Jacques Alain Miller vino a Madrid para hablarle a la AMP, desde afuera, ya que el acto no fue convocado por la escuela sino por Poros- Madrid y la revista H. Su propuesta fue clara: Hacer presente el psicoanálisis en la política y no al revés.

Hacer presente la política en el psicoanálisis es lo que ya hace una mal llamada “izquierda” lacaniana defendiendo regímenes autoritarios que atentan contra el estado de derecho y la libertad de expresión, sin los cuales no hay posibilidad de que exista el psicoanálisis. Contra esa “mal llamada izquierda” que insulta en Facebook a Jacques-Alain Miller, quiero levantar mi voz. La que propone identificaciones masivas a su líder. Esa alienación no me interesa, nunca me intereso. Es incompatible con la desidentificación que produce el psicoanálisis.

La propuesta de Jacques-Alain Miller para hacer presente el psicoanálisis en la política, no es un partido político que, como decía Simone Weil, terminaría por anular la libertad de pensamiento, sino una revista que promueva una conversación infinita en la que se pueda verter la diversidad, las diferentes opiniones, sin dogmatismos...

*HERETIC*, es su nombre, no es un nombre cualquiera como no es cualquiera quién tiene coraje para serlo, según la definición que del herético nos da Lacan.

No hay más padre al que recurrir, incluso si nos servimos de él, nos corresponde a cada uno elegir, decidir si somos o no herejes, de la mejor manera posible.

---

# La ironía

## Mario Izcovich

He seguido con interés el debate de estos días en el Campo Freudiano. Hay cuatro hechos que no dejan de sorprenderme:

1. Ante la opción de un gobierno en Francia con una clara posición fascista la respuesta tibia de algunos colegas.
2. Ante el sufrimiento mostrado por colegas venezolanos que viven bajo una dictadura, el comentario calculado de no pocos colegas.
3. Cuando JAM criticó a Perón y a Evita, la respuesta desmedida de mucha gente (entre ellos muchos analistas) considerándolo inaceptable.
4. El comentario de algunos colegas argentinos haciendo referencia a analistas de la EOL que sostenían de manera entusiasta en espacios de la Escuela (con aplausos o cánticos) al gobierno de Cristina Kirchner.

La carta de Gustavo Dessal a JAM creo que nos interpretó. Efectivamente hay cosas que no se pueden tocar. En efecto, creo siguiendo a Dessal que se trata de cuestiones que tienen que ver con la identidad (y con la religión)

Ser francés, ser argentino, ser peronista, ser chavista, ser judío, ser catalán independentista.

Hay cuestiones que se convierten en tabú y a las que se les da una extraordinaria consistencia (aún entre analistas). Y si no, como ejemplo, recomiendo visitar el cementerio de la Recoleta en Buenos Aires y ver el mausoleo de Evita (sí, la luchadora de los pobres junto a las familias patricias) que se convirtió en un sitio de peregrinación.

Se trata del yo soy..., que en una época en la que la identidad es líquida, los analistas no escapan a eso.

Es lo que también me hizo resonar el nombre de la publicación HERETIC, una forma precisamente de cuestionar la fijeza de las identificaciones. No es otra que la posición de Spinoza, de Lacan, verdaderos subversivos.

Evidentemente estamos ante dos formas de gozar, el Yo soy ... versus el herético (heretic).

¿No deberíamos usar el psicoanálisis precisamente para cuestionar estas identidades que funcionan como defensas?

Por ejemplo una cosa es defender (en acto) la causa de los pobres otra es sentirse atacado si se menciona a Perón. Se está en el nivel de la enunciación y la consecuencia es la pelea entre hermanos, el ataque, la defensa y la descalificación. Leo: ..."Visión eurocéntrica", "burgueses", "derecha lacaniana"... Son todos adjetivos que dicen más de quien los enuncia y de quien lo sostiene que no a quien están dirigidos. Cuando alguien dice algo que no forma parte del Uno, se lo segrega, descalificándolo.

Otro ejemplo muy cercano pasa en Cataluña hoy en día. Son signos de los tiempos.

Ser parte de un proyecto político no supone ser necesariamente creyente de él sin lugar a crítica alguna (viendo la historia sabemos lo difícil que es) Precisamente se trata de encontrar las contradicciones y señalarlas.

En la tradición judía una de las particularidades de los profetas tenía que ver con el lugar de la verdad (y no de la creencia, no eran sacerdotes) En hebreo Profeta se dice Navi que deriva de la raíz "navá", que significa hablar, decir o clamar.

¿Qué lugar pues, para el psicoanálisis? El lugar que se den los psicoanalistas en la tensión yo soy...-herético. En cualquier caso creo que nos conviene cierto lugar de extimidad, para poder leer lo que pasa. Y como señala Miller hacer uso de la ironía que es hermana del humor, son formas de extimidad.

# Primeras Jornadas de la Red Psicoanalítica 12 y 13 de Mayo de 2017

por Vilma Coccoz

*Bon-heur*

Las primeras jornadas clínicas de la Red tuvieron lugar en un ambiente de ebullición, expectativa y alegría ocasionado por la presencia en nuestra ciudad de Jacques-Alain Miller durante este fin de semana. Se realizaron el sábado por la tarde y el domingo por la mañana y en un clima de entusiasmo debido a la feliz coincidencia con las fiestas de San Isidro. Nuestra Red nació con el impulso de Miller, y vino a coronar el fructífero trayecto del Ciclo *La práctica Lacaniana en instituciones* (1) en el que participaron directores y responsables terapéuticos de distinguidas instituciones europeas.

Feliz coincidencia doble, porque Miller anunció el sábado en su conferencia en el Palacio de la Prensa, seguida por miembros de la AMP en diversos puntos del planeta, el surgimiento de una nueva época que plasmará sus conquistas en la revista internacional de política lacaniana.

En el texto de su presentación podemos leer: « Y Freud ? No dices nada de Freud ? — Freud es la base de todo eso, en tanto que ha dicho *die Individualpsychologie ist daher von Anfang an auch gleichzeitig Sozialpsychologie*. — Y el título de la revista, cuál es ? — **HERETIC**. »

La institución *invisible* (2)

La Red Psicoanalítica tiene como finalidad introducir a los participantes que hayan concluido la tétada y comenzado ya su práctica, en un dispositivo de trabajo clínico que responda a lógica del discurso analítico. Quienes participan en ella a título de terapeutas deben cumplir con una serie de requisitos acordes con las exigencias de nuestra enseñanza, es decir, estar en análisis y realizar un control regular de su práctica. En el marco de los laboratorios clínicos coordinados por los responsables de la Red se presentan los casos desde la perspectiva de la investigación y la elaboración clínica.

El equipo está compuesto por diez personas que trabajan durante dos años, tras los cuales finalizan y otras diez son seleccionadas para crear uno nuevo. De este modo, y en forma gradual, la Red genera una rotación que permite la entrada de otros terapeutas al modo de un stage clínico. La conclusión de este recorrido bianual se celebra con la realización de una jornada clínica en presencia de los asesores de la Red.

Así que en esta ocasión participaron exponiendo casos la mayoría de los participantes del primer equipo y contamos con la presencia para su discusión de Luis Solano (ECF) y Doménico Cosenza (SLP).

Adriana Atencio, Susana Gopar, Itziar Gato, Julia Gutiérrez, Ana Jiménez, José Alberto Raymondi y Alexandra Reznak aportaron su experiencia en el marco de la Red poniendo de manifiesto claramente en su enunciación personal que su preocupación clínica está orientada por el fundamental principio lacaniano del caso por caso. Supieron transmitirnos hasta qué

punto se preocupan por situar el lugar del sujeto en la estructura, pesquisando a la vez los rasgos fundamentales de su singularidad y su síntoma, así como la operación que tuvo o no lugar en el curso del tratamiento.

Luis Solano y Doménico Cosenza favorecieron la creación de un clima de confianza y la disposición necesaria para ahondar en la interrogación de los puntos de dificultad, haciendo surgir sorpresas sin parar: explorando las ambigüedades, suscitando las preguntas ante aparentes evidencias, resaltando los elementos fundamentales de la doctrina que nos ayudan a precisar los fenómenos clínicos. Y, esencialmente, convocando una y otra vez a los practicantes a una elaboración precisa respecto a lo que había guiado sus intervenciones.

Una lección inaugural que los miembros del primer equipo supieron valorar en toda su magnitud y que contagió de alegría a los miembros del segundo equipo, presentes en esta reunión extraordinaria.

También hubo ocasión de reflexionar acerca de la peculiaridad de los dispositivos institucionales lacanianos o de aquellos en los que intervienen psicoanalistas. Pudimos verificar que la verdadera institución es la institución del discurso analítico, el único que hace el hueco donde alojar la subjetividad desterrada o en estado de precariedad simbólica, más aguda aún que la precariedad económica que sufren todas aquellas personas que se dirigen a la Red.

Estábamos culminando el acto cuando se presentó Jacques Alain Miller a saludarnos y nos anticipó las novedades para el Instituto del Campo Freudiano en España que nos vinculan estrechamente, a partir de ahora, a UFORCA. Qué más se podía pedir?

Pero ninguna actividad dedicada a nuestra formación puede concluir sin un momento de entrega al *affectio societatis*, aderezado con ricas pitanzas españolas y buen vino y cañitas.

Así nos despedimos, y con buen sabor de boca, de este nuevo Banquete analítico.

1 : Las intervenciones han sido publicadas en *La práctica lacaniana en instituciones I* (2013) y *II* (2014), Grama, Buenos Aires

2 : Según la noción de A.Zenoni

---

## UN VENT NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN



*Jacques-Alain Miller  
à Paola Bolgiani  
présidente de la SLP*

Paris, le 16 mai 2017

Chère collègue,

Un vent nouveau souffle sur le Champ freudien, apportant des audaces prudentes, des sortilèges étourdissants, des occasions à saisir vite, car la Fortune est chauve.

Ce vent souffle depuis la France. L'Argentine a suivi sur un mode qui lui est propre, mêlant adulation et transfert négatif. L'Espagne est entrée dans le jeu cette fin de semaine, et naviguera en tandem avec l'ECF et UFORCA. Et l'Italie ?

Comme d'habitude, les Italiens sont sur la réserve. Pourtant, l'Italie compte. Elle compte avant tout par la qualité des travaux écrits par les membres de la SLP.

C'est pourquoi j'ai souhaité venir en Italie exposer moi-même les causes et les effets de la position inédite que j'ai adoptée concernant les incidences du discours analytique sur le champ politique.

Je vous remercie d'avoir donné votre appui institutionnel à mon désir.

C'est ainsi que je me rendrai à Turin à l'occasion du prochain Congrès. J'arriverai le vendredi. Je serai disponible toute la journée et la soirée du samedi pour toute activité que vous pourriez me proposer : participation à des réunions, adresses au Congrès, à l'Assemblée des membres, etc. Je rentrerai à Paris le dimanche matin.

Dans l'attente des précisions que vous pourrez m'apporter, je vous adresse les assurances de toute ma considération et l'expression de mes sentiments cordiaux.

PS : je vous prie de faire traduire cette lettre et de la communiquer à l'ensemble des membres de la SLP.

PS 2 : j'ai invité à m'accompagner notre collègue Raquel Cors Ulloa, de Santiago du Chili : sa mission est d'informer nos collègues d'Amérique latine et d'Espagne sur les événements de la fin de semaine à Turin.

## EVE MILLER-ROSE ET DANIEL ROY

### *Entretien nocturne avec Jacques-Alain Miller*

*dans la nuit du 14 au 15 mai 2017*

*Daniel Roy*

Cher Jam, j'ai suivi votre Journée à Madrid presque en temps réel. Je vous ai lu alors que vous prépariez votre conférence initiée par la figure du « Coco » invoquée par les nourrices et mères espagnoles pour faire peur aux enfants. J'ai lu comme tout le monde la lettre où vous annoncez la création d'une revue internationale de politique lacanienne en ligne dont vous réserviez le nom, puis la lettre qui donnait ce nom. De mon côté, je devais vérifier telle citation, telle formule en castillan, moi qui ne suis pas hispanophone, trouvant à la volée un traducteur émérite. J'avais vraiment le sentiment d'être dans la soute d'un navire voguant vers de multiples destinations, grâce aux moyens modernes. 37 points d'écoute de votre conférence dans le monde ! Et enfin, le titre de la revue est tombé : *Heretic*.

Alors, voici la première question qui me vient : quelle nouvelle *doxa* avez-vous entrevue en train de se constituer sans se dire, pour que vous vous hâtiez, nous entraînant avec vous, à prendre ainsi Européens et Latins à contre-pied ?

*Jacques-Alain Miller*

À contre-pied ? Vous pensez que tout le monde va dans une direction, et moi dans la direction contraire ?

*Daniel Roy*

Pas du tout. Je pense que, face aux discours que nous subissons trop souvent et qui nous endorment, *Heretic* propose une méthode qui nous prend à contre-pied de ces soumissions et de ces endormissements. C'est ce qui a eu lieu, et que nous avons expérimenté en France quand vous nous avez réveillés avec la campagne anti-Le Pen. Vous nous avez alors proposé à chacun d'être « hérétique de la bonne façon », comme dit Lacan dans le Séminaire XXIII, celle qui consiste à se mettre à l'heure d'un choix.

*Jacques-Alain Miller*

Ah ! Il serait dommage que vous reculiez sur votre idée de « contre-pied ». Il y a une pensée de Pascal que j'aime beaucoup : « Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. » À dire vrai, je connais cette phrase parce que l'excellente revue aronienne *Commentaire* à laquelle j'ai longtemps été abonné en a fait l'exergue d'une de ses rubriques. Vu les événements récents, je dirais plutôt : « Quand tous ne vont nulle part, nul ne semble s'égarer. Celui qui va où il veut aller fait remarquer l'immobilité des autres, comme une fusée. » Cela ne donne que plus de prix au fait que l'orientation à contre-courant que j'ai exposée le 1<sup>er</sup> mars devant Carole, responsable avec moi de l'association Le Forum des psys, a été aussitôt approuvée par celle-ci, puis par Christiane Alberti, et dans la foulée par des dizaines de collègues.

*Daniel Roy*

Carole est Carole Dewambrechies-La Sagna, comme moi psychiatre et psychanalyste à Bordeaux. Elle est l'épouse de Philippe La Sagna, lui aussi psychiatre et psychanalyste.

*Jacques-Alain Miller*

Carole et moi avons créé le Forum des psys au moment de la lutte contre l'amendement Accoyer au Code de la santé publique, et nous avons organisé tous les Forums qui se sont alors succédés à Paris. Dans le même temps, des collègues de province en prenaient de la graine, et il y a eu de nombreux Forums à travers le territoire national. Ceci remonte à l'année 2003. Après coup, on se dit que c'était comme une répétition générale de ce qui est survenu cette année 2017.

*Daniel Roy*

L'idée de tenir un Forum a essaimé de la même façon ?

*Jacques-Alain Miller*

Oui, de la même façon.

*Eve Miller-Rose*

Quelle position as-tu exposée le 1<sup>er</sup> mars à Carole ?

*Jacques-Alain Miller*

Cela a été une surprise pour moi-même. Nous avons rendez-vous pour dîner chez Garance, à deux pas de la Maison de la Chimie. Nous devions discuter plusieurs points concernant Uforca, l'Union pour la formation en clinique analytique dont Carole assure le secrétariat général avec Jean-Pierre Deffieux, lui aussi bordelais, psychiatre et psychanalyste. Uforca compte 18 établissements en France, plus Bruxelles et Genève, qui sont autant de Sections ou Collèges ou Antennes cliniques de l'Institut du Champ freudien. Uforca est l'entité associative qui, en France, donne sa forme légale à l'Institut.

*Eve Miller-Rose*

Il y a certainement beaucoup à dire d'Uforca, mais restons sur le sujet. En quoi ta propre position t'a-t-elle surpris ?

*Jacques-Alain Miller*

J'ai fait part à Carole d'une expérience singulière que j'avais faite deux jours plus tôt, le lundi. Une collègue parisienne, praticienne confirmée, psychiatre et psychanalyste, ex-patiente de Lacan, avait voulu reprendre avec moi une conversation analytique il y a quelques mois. Et voilà qu'elle m'exposait tout de go qu'on lui avait conseillé de déplacer ses économies dans une filiale de sa banque en Belgique où son argent serait à l'abri des réquisitions et spoliations de Marine Le Pen présidente. Elle se voyait déjà habiter Bruxelles. Sa famille était dans les mêmes dispositions. Comment dire ? Je fus *dumbfounded*, abasourdi.

Je fais partie de ces juifs enracinés en France auxquels ma nièce Coralie Miller a consacré il y a un ou deux mois un beau documentaire poétique. De ce fait, les réflexes de juif errant ne me sont pas naturels. Si la vie devenait intenable pour les juifs en France, mes pensées n'iraient pas vers l'exil.

Dans quelles villes pourrais-je vivre ? Barcelone ou Buenos Aires certainement, et j'y ai habité plusieurs semaines au cours des années 80. Madrid, Milan, Sao Paulo, Belo Horizonte, où je compte beaucoup d'amis. Ou encore les villes du plaisir que sont pour moi Rome, Venise, Rio de Janeiro, Salvador de Bahia. Pour la paix hors du monde, Genève serait la ville parfaite, ou même Montevideo, où j'ai été une fois avec Judith honorer la mémoire de Lautréamont et

celle de Jules Supervielle, dont était parent monsieur *Supervielle*, l'excellent et toujours élégant professeur de français de ma classe de quatrième au lycée Charlemagne, qui me mit un jour, à moi, l'un de ses meilleurs élèves et écolier discipliné, une paire de claques retentissantes pour je ne sais quelle insolence dont je me serais rendu coupable. Aucun souvenir du délit, mais la joue me cuite encore. Mettre une claque à un élève était unique, inédit, car les châtiments corporels, même anodins, étaient déjà bannis de la relation pédagogique. Je n'imaginai pas de porter plainte. Le pauvre me fit peu après ses excuses.

*Eve Miller-Rose*

Papa, excuse-moi, c'est passionnant, mais tu digresses. On perd le fil.

*Jacques-Alain Miller*

Tu as raison. Je termine. Londres ou New York, quel challenge ! Mais je me verrais très bien à Greenwich Village ou à Chelsea travailler avec ma chère amie Josefina Ayerza, Argentine de New York à qui German Garcia me recommanda jadis à Buenos Aires : elle est restée depuis lors d'une loyauté sans faille à mon égard, et vice-versa. C'est elle qui logea de longues années, avec mon accord qu'elle avait expressément demandé, Badiou et Zizek quand ils passaient par là. Et ce sont eux qui décidèrent de renoncer à sa généreuse hospitalité quand...

*Eve Miller-Rose*

Écoute, papa, on n'en sortira pas si tu digresses encore sur un point vraiment secondaire.

*Jacques-Alain Miller*

D'accord. Bon, le fait même que j'énumère toutes les villes où je pourrais vivre en exilé dément mon assertion que je n'ai jamais pensé à l'exil. Quelque chose en moi y a visiblement pensé. Mais au cas où il faudrait se cacher en France comme juif... Vivre dans la clandestinité ou la semi-clandestinité en France, nous avons connu ça, Judith et moi, en mai 1970 après la dissolution de la Gauche prolétarienne tenue par le ministère de l'Intérieur pour une organisation subversive, quand il nous fallut décamper de la rue de Buci où nous habitions car on arrêta alors les militants notoires du groupe dissous sans autre motif que ça, « Vous avez fait partie d'une organisation dissoute », et on nous foutait en taule pour quelques semaines histoire de nous apprendre à vivre. André Masson, oncle de Judith, nous accueillit dans son atelier rue de Sévigné, puis ce fut le psychanalyste Conrad Stein dans son cabinet de l'avenue Victor-Hugo ; son épouse était amie avec Judith, je l'avais croisé au séminaire de Lacan. Toi, tu avais trois ans et ton frère un mois.

*Eve Miller-Rose*

On ne va pas en sortir ! Tu ne vas pas remonter au déluge !

*Daniel Roy*

Donc, l'exil, ce n'est pas pour vous.

*Jacques-Alain Miller*

Non. Je penserais plutôt en termes de maquis à prendre. Mon père qui gagnait sa vie comme médecin assistant de radiologie à Châteauroux pendant la guerre, employé avec de faux papiers par un médecin « goy » qui avait parfaitement compris à qui il avait affaire – je me souviens de son nom, le docteur Folzer –, mon père donc était en même temps le médecin du maquis de la région.



Les « juifs errants », je les respecte, je les comprends, je sais de quelle peur ancestrale ils sont habités, de quel discours nourri de je sais quelles anecdotes, de je sais quelles bribes de savoir historique et familial. Mais moi, je me sens d'ici, de ce pays où je suis né, à Châteauroux précisément, tout près, ai-je constaté avec satisfaction quand j'étais lycéen, du centre de la France. Et ce, sans oblitérer le fait que mes parents sont arrivés en France à l'âge de vingt ans en provenance du ghetto de Varsovie. Ils ont été naturalisés Français au début des années 30, sous Daladier président du Conseil, « le taureau aux cornes d'escargot » comme l'appelait Chamberlain, donc en 1933 ou 1934.

C'est, ou ce fut, le miracle français : faire d'un fils d'immigré de la première génération un bon petit Français identifié de pied en cap à l'Histoire et aux Grands Écrivains de la Nation par l'opération, non du Saint-Esprit, mais de l'École républicaine, à travers l'étude des manuels Malet-Isaac et Lagarde-et-Michard. Noms d'ascenseur, comme Roux et Combaluzier, faits pour vous porter au septième ciel de la sublimation politique.

*Daniel Roy*

Les agents de cette sublimation ont été pour vous l'histoire et la littérature.

*Jacques-Alain Miller*

Je me souviens très bien avoir eu la larme à l'œil vers douze treize ans en lisant la célèbre déclaration de Stanislas de Clermont-Tonnerre, qui a si mal fini, le pauvre : « Il faut tout refuser aux Juifs comme nation et tout accorder aux Juifs comme individus. » C'était là un marché auquel je pouvais d'autant mieux souscrire que nos parents s'étaient gardé de rien transmettre à leurs deux fils de la tradition juive, hormis leur qualité de juif, et ce, alors que mon père était petit-fils de rabbin. C'était leur choix. Le choix de la coupure, de l'avenir et non de la nostalgie, de l'assimilation si l'on veut, mais sans rien renier de la qualité de juif, du nom « juif » comme pur signifiant.

Maintenant que j'y pense, c'est peut-être ce qui m'a rendu insupportable d'être traité par Badiou de « renégat » à la fin de deux gros volumes publiés en Angleterre et qui visaient à faire croire qu'il avait été le centre vivant des fameux *Cahiers pour l'analyse* que j'avais inventés à l'École normale avec mes camarades Grosrichard, Milner et Regnault, alors que lui n'en était qu'une pièce rapportée, tard venu et marginal. Des escroqueries de Badiou il y en a d'autres, que je contera peut-être si ça me chante.

Bref, le jour où j'ai pleuré en lisant les débats de la Constituante sur l'émancipation des juifs, j'ai choisi à mon tour et définitivement embrassé la France de la Révolution.

*Daniel Roy*

C'est-à-dire la gauche.

*Jacques-Alain Miller*

La gauche, en effet. Il n'empêche que depuis la classe de cinquième, j'étais amoureux de la magnifique continuité de la monarchie française. On vendait à l'époque des planches de portraits historiques pour les écoliers, et j'adorais découper et coller les images des rois dans mes cahiers d'histoire. Donc, j'ai aimé aussi la France d'avant la Révolution, comme préparant la Révolution, et la France d'après la Révolution.

*Daniel Roy*

Qu'est-ce qui « prépare » la Révolution ?

*Jacques-Alain Miller*

La parrhesia de François Villon dans « La Ballade des pendus », le parler vert de Rabelais, Montaigne achevant les *Essais* par la phrase : « Et sur le trône le plus élevé du monde, nous ne sommes encore assis que sur notre cul », La Fontaine resté fidèle à son bienfaiteur en dépit de l'hostilité de Colbert, Vauban adressant à Louis XIV mémoire sur mémoire pour l'alerter sur la misère populaire, les hivers, les famines, et aussi le Grand Roi déclarant avec magnanimité à la mort du Maréchal : « Je perds un homme fort affectionné à ma personne et à l'État », enfin la grande, l'incomparable procession de Montesquieu, Voltaire, Diderot et Rousseau, sans oublier Beaumarchais.

*Daniel Roy*

Il n'y a pas de place pour la droite dans votre vision de la France ?

*Jacques-Alain Miller*

À l'époque où j'étais lycéen, la droite parlait d'Anti-France pour stigmatiser les intellectuels favorables à l'indépendance de l'Algérie – parmi lesquels un libéral, homme de droite, Raymond Aron – qui s'opposaient à l'usage de la torture, comme les catholiques Pierre-Henri Simon et Jean-Marie Domenach, comme le juif Jérôme Lindon, des éditions de Minuit, éditeur de *La Question* de Henri Alleg – qui dénonçaient la fascisation rampante de nombreux cadres de l'armée, qui appelaient même les jeunes Français à refuser de porter les armes dans la guerre néo-colonialiste – ce fut le Manifeste des 121. Pour moi, les choses ont toujours été claires, en noir et blanc, pas en gris, comme le voulait Mitterrand, « un Arlequin », me dit Lacan : la France, c'est nous, et eux, c'est l'Anti-France. Judith avait la même sensibilité que moi là-dessus, sauf qu'elle était plus extrême encore.

Je crois toujours la même chose, à ceci près que je sais maintenant que l'Anti-France, c'est aussi la France.

*Eve Miller-Rose*

Il faut que tu expliques ça.

*Jacques-Alain Miller*

Les Lumières sont peut-être nées en Angleterre ou en Écosse, mais c'est ici qu'elles ont flambé de tous leurs feux, c'est ici, à Paris, que l'étincelle a mis le feu à toute la plaine, c'est d'ici, de Paris, qu'elles ont conquis le monde — enfin, une partie du monde, car en terre d'Islam et en Asie, on ne peut pas dire qu'elles aient prospéré. Je ne dis pas ça en l'air, ou sur la base du Malet-Isaac, j'ai acheté et lu en italien les cinq tomes de la somme admirable de Franco Venturi, *Settecento riformatore*.

Eh bien, je pousserai la passion nationale jusqu'à dire que je suis fier aussi que la Contre-Révolution ait trouvé en France ses théoriciens et ses écrivains les plus rayonnants et les plus énergiques, de Joseph de Maistre, savoyard, à Charles Maurras, provençal, de Bonald à Taine et à Georges Sorel, en passant par Céline, Drieu et Lucien Rebatet. Je laisse de côté l'eau tiède des « Hussards » d'après-guerre, fins stylistes, mais politiques dandys en définitive assez pleutres, Roger Nimier, Jacques Laurent, Antoine Blondin, Michel Déon, qui fut le secrétaire de Maurras et qu'enchantait son tête à tête avec Salazar. Plus courageuse la seule femme du groupe, Geneviève Dormann.

J'ai plus de mal à célébrer la plume de Drumont, mais s'il doit y avoir des antisémites, alors, au moins, que ce soient des Français qui soient les pires et les plus brillants. Je sais que je scandalise mon ami BHL quand je parle comme ça, mais c'est ainsi. Je suis donc un ferme partisan des thèses de Sternhell : le fascisme ? C'est nous qui l'avons inventé. Toujours à la pointe les Français !

*Daniel Roy*

Vous êtes un nationaliste de gauche ?

*Jacques-Alain Miller*

Non, un Jacobin de 93. À mes yeux, « La patrie en danger ! » justifie la main de fer du Comité de salut public. Il n'y a pas que BHL que je scandalise, il y a aussi le cher Philippe Sollers, Girondin de chez Girondin, qui ne veut pas savoir que ses chéris furent d'affreux bellicistes, et que c'est eux qui lancèrent avec la légèreté la plus coupable la France républicaine dans une guerre frontale contre l'Ancien Régime, contre l'Europe entière coalisée. Guerre qu'elle ne pouvait gagner, qu'elle ne pouvait gagner que par un miracle du ciel. Et le miracle eut lieu. Non pas que le ciel se soit laissé émouvoir, mais si le peuple français.

C'est nous les Jacobins, si je puis dire en m'identifiant un instant aux grands ancêtres de la Liberté française, qui avons assumé les responsabilités dernières de la Nation au moment du plus grand péril et qui avons sauvé le pays en bandant toutes les énergies populaires, au prix de la mort du Roi, oui, de l'institution du Tribunal révolutionnaire, puis de la Terreur, et même de la loi des suspects. Oui, oui, oui, oui, comme dit Molly Bloom à la fin de son grand monologue dans *Ulysse*.

*Daniel Roy*

Milner a écrit récemment sur la Révolution. Qu'en pensez-vous ?

*Jacques-Alain Miller*

À le lire, personne ne peut méconnaître que les Jacobins n'ont jamais conçu la Terreur comme un système permanent de gouvernement. C'était un expédient aussi nécessaire que transitoire pour affronter la situation sans précédent créée par la criminelle légèreté des sympathiques Girondins. Laissez-moi une minute que je retrouve le plus bel hommage qui ait jamais été écrit de Robespierre et du grand Comité de salut public. C'est Maistre qui parle, l'ennemi inexpiable de tout ce qui fut révolutionnaire :

« Qu'on y réfléchisse bien, on verra que le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la Monarchie ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme. [...] Par quel moyen surnaturel briser l'effort de l'Europe conjurée ? Le génie infernal de Robespierre pouvait seul opérer ce prodige. Le gouvernement révolutionnaire endurcissait l'âme des Français, en la trempant dans le sang ; il exaspérait l'esprit des soldats, et doublait leurs forces par un désespoir féroce et un mépris de la vie, qui tenaient de la rage. L'horreur des échafauds poussant le citoyen aux frontières alimentait la force extérieure, à mesure qu'elle anéantissait jusqu'à la moindre résistance dans l'intérieur. Toutes les vies, toutes les richesses, tous les pouvoirs étaient dans les mains du pouvoir révolutionnaire ; et ce monstre de puissance, ivre de sang et de succès, phénomène épouvantable qu'on n'avait jamais vu, et que sans doute on ne reverra jamais, était tout à la fois un châtement épouvantable pour les Français et le moyen de sauver la France. »

Voilà qui est parler ! Maistre a écrit ça en 1797. Il était persuadé que tout ça se terminerait par le rétablissement de la Monarchie haïe. Bien vu, au moins pour un temps.

*Eve Miller-Rose*

Ce que je comprends maintenant, c'est que tu as lancé ton offensive anti-Le Pen à tout va sur le fond de « La Patrie en danger » de 1793.

*Jacques-Alain Miller*

Juste.

*Eve Miller-Rose*

N'est-ce pas un peu fantasmagorique ?

*Jacques-Alain Miller*

À 100% fantasmagorique. Fais-moi pourtant le crédit de penser que je savais la différence des situations, comme je savais la différence entre le moment de la Libération et celui de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2017. Il n'empêche que Mélenchon a pris exactement la même position à l'endroit de Marine et Macron que le Parti trotskiste à l'endroit de de Gaulle et Pétain, de Eisenhower et Hitler : « Les deux se valent ».

Où en étions-nous en mars dernier ? Une menace mortelle pesait sur la France et l'Europe : l'élection de Marine le Pen. Il n'y avait pas un seul parti politique, pas un seul média (sauf *La Règle du jeu*) pour le dire : il était entendu que le parti lepéniste était un parti comme les autres, à interroger sur son programme pour l'avenir, non sur l'avenir que laissaient présager son passé et sa filiation pétainiste et nazie. La dédramatisation triomphait. Fillon n'allait pas mettre en évidence les adhésions nazies de la direction du FN alors qu'il se consacrait à lui ravir des électeurs. Si Hamon et Mélenchon avaient souligné ces adhésions et accointances, alors leur défaut d'entente serait apparu pour ce qu'il était : la trahison de la mission revenant en ce monde à la gauche. Et si Macron l'avait fait, adieu son rêve éveillé de bienveillance universelle.

Donc, Fillon se vouait à dérembourser les rhumes, Macron à se faire sucer la pomme, Hamon à subventionner le tout-venant, Mélenchon à installer le paradis sur terre sous la forme de la VI<sup>e</sup> République. Quant au parti communiste, il était à la fois trop faible et trop emberlificoté dans ses magouilles électorales avec Mélenchon pour lever le nez.

Résultat : l'énergie style « La Patrie en danger », on l'a trouvée chez les plus improbables des supports, à savoir un petit groupe allumé de psychanalystes lacaniens. Les faux semblants sont tombés un à un, et la dernière semaine de la campagne, les discours se sont effectivement resserrés sur la problématique antifasciste : on a parlé du Vél d'Hiv, de la Shoah, et plusieurs hommes et femmes politiques ont choisi le Forum antilepéniste de BHL et des pys pour recomposer fugitivement le Front républicain qui avait manqué durant toute la campagne.

*Daniel Roy*

Vous célébrez votre et notre lucidité. Où est le fantasme ?

*Jacques-Alain Miller*

Chez moi, c'est mon fantasme. On s'est demandé d'où venait mon énergie durant cette période. Eh bien, elle venait de mon fantasme héroïque qui, dans une telle situation invraisemblable où nous ramions à contre-courant, trouvait à se satisfaire.

*Daniel Roy*

Mais ce fantasme, vous n'en êtes pas dupe. Vous le connaissez.

*Jacques-Alain Miller*

Juste. J'en prends et j'en laisse. Je prends ce qui sert. Je laisse ce qui m'encombrerait. Je me moque de tout un chacun, et de moi aussi. Ce fantasme, je l'ai, lui ne me possède pas.

*Eve Miller-Rose*

On pourrait peut-être reprendre le fil. On en était au moment où tu racontais à Carole ton expérience durant une séance d'analyse.

*Jacques-Alain Miller*

Oui, tu as raison, il faut avancer. En un mot, cette séance a été mon instant-de-voir. J'ai saisi que l'angoisse qui étreignait cette analyste analysante sans doute alarmiste allait bientôt monter de partout dans notre milieu et dans l'opinion éclairée — plus ou moins éclairée, plutôt dans la pénombre, entre chien et loup. Dans le même temps, les sondages pivotaient. Jusqu'alors, on nous disait : il est exclu que MLP parvienne au pouvoir. Nouvelle chanson : ce n'est plus exclu. Ce n'est pas certain, ce n'est pas le plus probable, mais ce n'est plus exclu comme auparavant. Je me suis dit, dans les termes de la logique modale de Lacan : l'élection était structurée par un impossible, elle sort de ce régime pour entrer dans celui de la contingence. MLP ne cessait pas de ne pas s'écrire, et maintenant elle cesse de ne pas s'écrire. Cela veut dire très exactement : tout peut arriver. Tout dépendra de la rencontre aléatoire de facteurs immaîtrisables. Cette analyse s'est avérée chaque jour davantage. On s'est retrouvé à un moment avec quatre candidats dans un mouchoir de poche. *All bets out !*

*Eve Miller-Rose*

Alors ? Tu as voulu lancer un coup de dé pour abolir le hasard ?

*Jacques-Alain Miller*

J'ai pensé qu'un groupe peu nombreux mais très décidé jouant son va-tout pourrait avoir une incidence à la marge, pourrait déplacer quelques points, et que cela pourrait s'avérer décisif. Je me suis résigné à y aller.

*Eve Miller-Rose*

« Résigné » ? Pas d'enthousiasme ?

*Jacques-Alain Miller*

Aucun. Je savais que j'y passerai tout entier. D'ordinaire, je préfère la vie simple et tranquille. Avant de faire le saut que le lion ne fait qu'une fois, dit Freud, j'éprouve toujours une sorte de fatigue, je passe par un moment légèrement dépressif. Je soupire. C'est ce que j'ai fait devant Carole. Mais elle m'avait compris. Donc, on a décidé qu'elle chercherait une salle pour le milieu de l'entre-deux tours. J'ai téléphoné à Christiane Alberti, l'actuelle présidente de l'Ecole, qui elle aussi a démarré au quart de tour. Elle a réuni le Conseil d'administration de l'ECF : unanimité en faveur d'une opération anti-Le Pen, et soutien financier. Je souligne que c'est un Conseil dont les membres sont élus selon les règles contraignantes des associations reconnues d'utilité publique.

Je t'ai informée, toi aussi, et tu étais aussi décidée que les deux autres. J'ai envoyé une lettre aux 18 membres du Conseil d'administration d'Uforca, des cliniciens de chez cliniciens : derechef, je reçois en réponse des mails soutenant avec enthousiasme l'action prévue. Castanet, de Marseille, le premier, se lance dans la préparation d'un Forum de province. Il y a en a eu plus de vingt. J'ai participé à ceux de Choisy-le Roi, Bordeaux, Strasbourg, Montpellier, Bruxelles. Quel bonheur de voir ces collègues avec lesquels je ne parlais que de clinique appliquer leur savoir à la question politique avec pertinence, et tenir leur rang à côté de politiques et d'universitaires !

*Eve Miller-Rose*

Il semble que certains collègues en Argentine ont jugé que tu allais trop loin, trop vite aussi, et ils ont suivi le petit vent froid contraire qu'a fait souffler ton ami Alemán que nous avons si souvent publié. Du coup, on peut craindre que ce choc thermique engendre des catastrophes climatiques en Amérique latine. Samedi, à Madrid, tu as retourné la situation ?

*Jacques-Alain Miller*

La situation s'est retournée d'elle-même, et plusieurs fois. Il faut savoir que l'EOL, l'Ecole argentine du Champ freudien, compte parmi ses membres de nombreux lacaniens populistes, inconditionnels du couple Perón comme du couple Kirchner. C'est comme si à l'ECF nous avions 100 Gérard Miller au lieu d'un seul. Ce qu'ils ont retenu de tout mon blabla de la période, ce qui les a « percé(s) jusques au fond du cœur / d'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle », ce sont deux phrases : l'une, où je disais que Marine Le Pen jouait les Evita sans en avoir le charme ni la beauté ; l'autre sur Perón, rappelant qu'il avait fait de l'Argentine le havre de la SS.

Alemán, qui vit et travaille à Madrid où il est arrivé comme réfugié durant la dictature militaire, qui n'a jamais renoncé à sa nationalité argentine, qui a été conseiller culturel de l'Ambassade argentine en Espagne sous les Kirchner, est de passage à Buenos Aires. Il constate l'indignation des masses contre l'agression néo-colonialiste de Jam. Il se fend alors d'une petite « Note sur Jacques-Alain Miller », aussitôt comprise comme un « permis de tuer », ouvrant à une chasse à l'homme sur Facebook. Alemán se dissocie rapidement de cette interprétation de sa note en publiant dans *Lacan Quotidien* un éclaircissement. Donc, les lacano-populistes sont pris à contre-pied, tandis que des lacano-démocrates, appelons-les comme ça, Litho Matusевич et Jorge Chammorro, sortent du bois.

*Eve Miller-Rose*

Il n'y a pas de lacano-centristes ?

*Jacques-Alain Miller*

Ils sont la majorité. Ils attendaient de voir comment les choses allaient tourner, et ils ont vu : *ad majorem gloriam* de Lacan, si je puis dire sans blasphémer. Dans ma conférence, j'ai dit essentiellement aux membres de l'EOL (Escuela de la Orientación Lacaniana en Argentine) : « Je vous ai compris. J'ai été fâché contre vous, puis je me suis défâché. Vous m'avez tué, je renais de mes cendres, et il y a plein de choses nouvelles à faire ensemble, dont cette revue, *Heretic*, qui ne vous obligera pas à vous déjuger si vous êtes populiste, puisqu'il n'y aura pas d'orthodoxie. Le principe cardinal, c'est que nous sommes tous des hérétiques. »

Je crois bien que dans le débat ouvert, il n'y a pas eu une seule intervention en provenance de l'EOL. Tout le monde là-bas est engagé dans un fiévreux « temps-pour-comprendre », que je vais abréger.

*Daniel Roy*

Vous ne craignez pas d'ouvrir la boîte de Pandore en créant une revue internationale de *politique lacanienne* ? Chacun va attraper Lacan par un bout, par une citation, pour en faire usage à son propre service. Allons-nous avoir 100 Zizek ?

*Jacques-Alain Miller*

Mais la boîte de Pandore est ouverte depuis longtemps ! Vous avez Zizek qui *zizekise* Lacan depuis qu'il a appris les rudiments de la doctrine jadis, à mon séminaire de DEA. Vous avez Badiou qui *badiouise* Lacan, et ce n'est pas joli joli. Il s'agirait plutôt de la refermer, la *Pandora's Box*. Maintenant que les analystes de l'École de la Cause freudienne ont été contraints de « descendre sur le pavé » pour prendre place comme tels dans le débat politique et qu'ils ont haut levé le drapeau de l'État de droit contre les héritiers de la Contre-Révolution, ceux qui jonglaient avec des joujoux empruntés à Lacan pour divertir un public ébaubi et qui faisaient la tournée des campus américains en jouant les matamores pseudo-communistes, sont priés ou de dégager ou de changer leur crinclin. Fini de rire ! Comme disait Lacan.

*À suivre*



# ANTICIPATIONS

## Séminaire européen sur l'autisme

par Bruno de Halleux

À l'initiative de trois membres de la *Escuela Lacaniana de Psicoanálisis* (ELP), en Espagne (1) et de l'association TEA-dir-Aragon, un projet « Erasmus + » sur les bonnes pratiques dans le champ de l'autisme a été déposé en février de cette année auprès de la Commission européenne.

Ce projet rassemble des institutions du Champ freudien de cinq pays européens : *TEA-dir-Aragon*, *Fundación Atención Temprana*, *Torreón et Patinete* en Espagne, *Le Courtil et l'Antenne 110* en Belgique, *La Main à l'Oreille*, *l'université de Rennes 2* et *Nonette* en France, *la Fondazione Martin Egge* en Italie et *l'Association « L'enfant et l'espace »* en Bulgarie.

Il a reçu l'aval de la Commission pour la réalisation d'un séminaire européen sur les bonnes pratiques avec les sujets autistes.

D'autres institutions participeront à nos travaux sans pour autant être reconnues dans le projet. Il s'agit de l'Antenna 112 et de l'Antennina à Venise, de l'association Funambules à Lille et de quelques collègues des ACF, de l'ECF et de l'ELP qui travaillent en institution.

Nous projetons d'organiser ce séminaire pour le dernier week-end de septembre 2017 à Saragosse. Nous y parlerons de nos pratiques cliniques avec les enfants autistes. Ce séminaire nous servira à mettre en forme un prolongement à cette initiative pour les deux années à venir. Une journée du week-end sera ouverte à un large public rassemblant des professionnels et des parents.

1 : Jesús Sebastián, Gracia Viscasillas, Pedro Gras.

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédacteur en chef* : Daniel Roy ([roy.etenot@gmail.com](mailto:roy.etenot@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Chroniqueurs*

(à venir)

*Maquettistes* : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.